

PRINTEMPS  
DES  
POÈTES



24<sup>e</sup> PRINTEMPS  
DES POÈTES

12-28 MARS 2022

# L'ÉPHÉMÈRE

Soutenu par



GOVERNEMENT

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*





# L'ÉPHÉMÈRE



PRINTEMPS  
DES  
POÈTES

L'éphémère aux Archives ? Quelle bizarrerie ! Les archives, ce sont en effet d'abord des papiers institutionnels que les archivistes trient drastiquement pour n'en conserver, pour l'éternité, que la substantifique moelle.

Alors quelle place y ont des griffonnages sans valeur juridique, des graffiti qui se superposent, des chansons rimées, des fragments poétiques tracés à la diable sur des bouts de papier sans intention de publication ni de publicité, des imprimés volants distribués sous la pluie et logiquement voués à la disparition ?

Ces écrits poétiques ne sont pas apparemment pas aussi essentiels que les papiers de « justice, police et finances » qui font le gros des fonds d'archives publiques. Et pourtant, ils ont une valeur existentielle pour ceux qui les ont écrits, pour ceux qui les ont collectés, les conservent et les donnent à lire au public en les tirant de l'oubli : ces poésies fragiles et éphémères sont essentielles, car elles sont les archives de nos émotions.



ADCO, 1 J0 491

Un « feu de joye » est donné à Dijon le 3 octobre 1644 à l'occasion de la prise de Philippsburg (Allemagne, Bade-Wurtemberg) par le duc d'Enghien (le futur Grand Condé)

Le feu de joie est donné sur la place de la Sainte-Chapelle. Le dessin et les vers latins du décor éphémère sont conçus par Brechillet, avocat en Parlement.

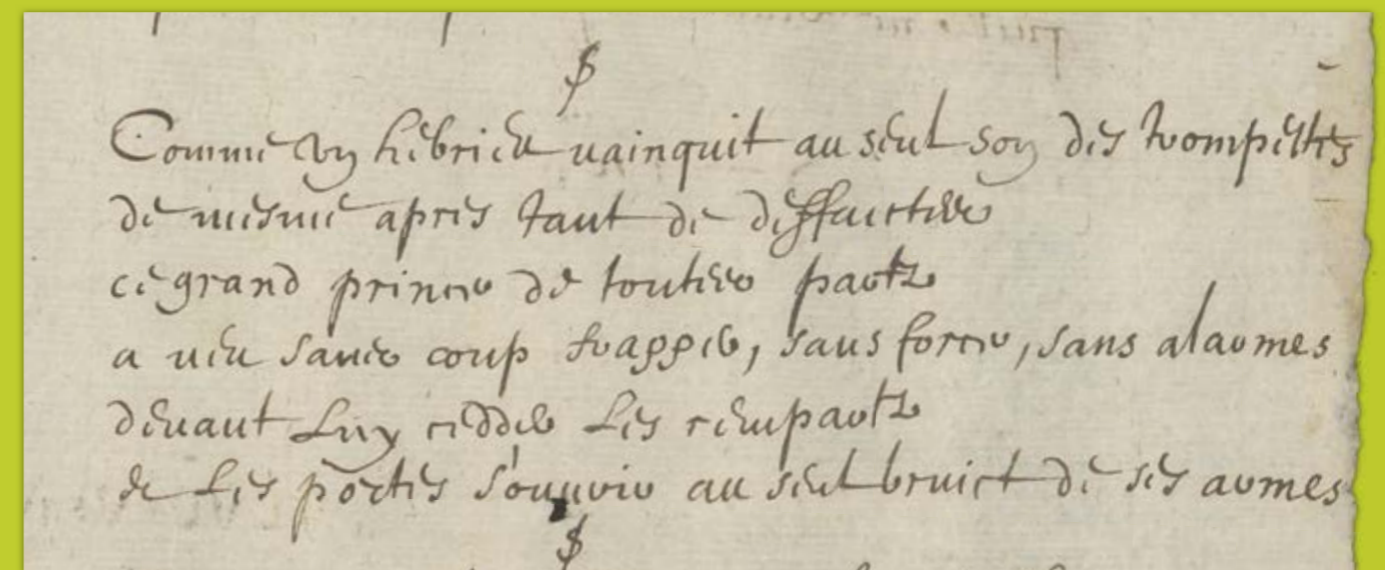
Le Roi, figuré en Jupiter, a, sur sa droite, le duc d'Enghien représenté en Mars tenant le Rhin enchaîné avec l'inscription « Marti victori » (« à Mars victorieux ») et, à sa gauche, la Fortune. Une « table d'attente » porte l'inscription principale latine, à la gloire du (tout) jeune Louis XIV et de Louis de Bourbon duc d'Enghien. Aux « pedestaux » sur le théâtre sont de courts vers latins (« hemistiques »). Enfin, aux arcs soutenant le théâtre sont 8 sixains français, dans lesquels le duc d'Enghien est le « jeune Mars des François » (qui soumet les Germains) ; il est un « invincible héros » ; il est le nouveau Josué faisant céder les « rempartz » de Philippsburg ; il est plus fort qu'Archimède dont la science servait à « dresser des fortz ».

Louis II de Bourbon-Condé (1621-1686), duc d'Enghien (il deviendra prince de Condé en 1646 à la mort de son père) prit la ville de Philippsburg en 1644. Cet épisode de la guerre de Trente Ans est célébré à Dijon car le héros de la bataille est le fils du gouverneur de la Bourgogne.

La réputation éclatante du jeune duc d'Enghien sur les champs de bataille était née en 1643, à Rocroi (il avait 22 ans). L'épisode de Philippsburg, l'année suivante, est un peu oublié dans la mémoire nationale, mais la verve emphatique de l'avocat Brechillet reflète l'extraordinaire engouement du royaume pour ce « jeune Mars des François », plus fort que Josué abattant, avec ses trompettes, les remparts de Jéricho :

# L'ÉPHÉMÈRE

## POÉSIE ÉPHÉMÈRE DANS DIJON EN L'HONNEUR DU DUC D'ENGHIEN (1644)



*Comme un Hébreu vainquit au seul son des trompettes,  
De mesme, après tant de deffaictes,  
Ce grand prince, de toutes partz,  
A veu sans coup frapper, sans force, sans alarmes,  
Devant luy ceder les rempartz,  
Et les portes s'ouvrir au seul bruict de ses armes.*



ADCO, 32 F 1800

Ces dix-huit vers anonymes, copiés sur un papier qui fut longtemps plié en huit et porté dans une poche ou un portefeuille (comme en témoignent les salissures et les traces d'usure), sont une leçon de vie empreinte de modérantisme. C'est l'éloge, faite par un père pour son fils, de l'*aurea mediocritas* vantée par Horace dans ses *Odes* (Livre II, ode 2) au premier siècle avant notre ère. Cette leçon de vie, qui commence comme la règle de saint Benoît (*Ausculta, o filii*), est reprise à son compte, à la fin du Grand siècle, par un homme de qualité apparemment dépourvu de problèmes économiques et existentiels !

« Point de Chimène » signifie, sans doute en référence à la tragédie de Corneille (1637), point de maîtresse ou d'épouse encline aux dilemmes cornéliens...

Ce poème est conservé dans le fonds de la famille de Bouhier, provenant de l'hôtel de la rue de la Chouette. Avant de céder à la ville de Dijon le superbe hôtel que sa famille tenait des Bouhier, le comte Georges de Vogüé a déposé les archives familiales aux Archives départementales en 1958.

# L'ÉPHÉMÈRE

## « CE QUI FAIT UNE HEUREUSE VIE » (FIN DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE)

*Mon fils, écoute, je te prie,  
Ce qui fait une heureuse vie.  
Point de chagrin, point de procès,  
Un feu qui n'esteigne jamais.  
Assez de bien acquis sans peine,  
Un air aisé, point de Chimène,  
Des amys esgaux, le corps sain,  
Estre prudent sans estre fin,  
Peu de devoirs, point de querelles,  
Peu de viandes, mais naturelles,  
Une femme de bon humeur,  
Mais au fond pleine de pudeur,  
Estre complaisant et facile,  
Un someil pas long, mais tranquille,  
Estre satisfait de son sort,  
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre,  
Et regarder venir la mort  
Sans la desirer ni la craindre.*

*Mon fils écoute je te prie  
ce qui fait une heureuse vie  
point de chagrin point de procès  
un feu qui n'esteigne jamais  
assez de bien acquis sans peine  
un air aisé point de chimene  
des amys esgaux le corps sain  
estre prudent sans estre fin  
peu de devoirs point de querelles  
peu de viandes mais naturelles  
une femme de bon humeur  
mais au fond pleine de pudeur  
estre complaisant et facile  
un someil pas long mais tranquille  
estre satisfait de son sort  
quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre  
et regarder venir la mort  
sans la desirer ny la craindre*



ADCO, 1 J0 835/2

Ce poème en forme de chanson (à moins que cela ne soit l'inverse !) est typique des ambiances pastorales peintes par Antoine Watteau, François Boucher ou Nicolas Lancret. On peut les juger répétitives ou mièvres. Ici le point de vue est original : Cupidon croit voir dans Lisette, une charmante bergère assoupie, sa mère Vénus. Il se repose donc sur son sein mais, s'apercevant de son agréable méprise, le dieu de l'Amour fuit Lisette : il a compris qu'il est aussi le dieu du Plaisir.

# L'ÉPHÉMÈRE

## LA MÉPRISE DE L'AMOUR (XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)



*L'autre jour la jeune Lisette,  
En menant paître son troupeau,  
Vint se reposer sur l'herbette  
Dans un bosquet près du hameau.*

*Le bruit sourd d'un ruisseau qui tombe,  
La tourterelle qui gémit,  
Et les plaintes de la colombe  
Tout la flatte, tout l'assoupit.*

*On voit ses lèvres demi closes  
Que le Zéphir vient caresser,  
Une abeille croit voir des roses  
Et s'approche pour les sucer.*

*Cherchant la reine de Cythère,  
L'amour s'en vint d'un air malin :  
Il prend Lisette pour sa mère  
Et se repose sur son sein.*

*« Ah ! », dit-il « quelle est ma surprise :  
De Vénus j'ai cru voir les traits.  
On doit pardonner ma méprise :  
Lisette n'a pas moins d'attraits.*

*Le souffle qui sort de sa bouche  
Est plus pur que l'air du matin  
Et, lorsque la mienne la touche,  
Un feu secret passe en mon sein.*

*Ah ! fuyons loin de cette belle,  
Craignons un regard de ses yeux :  
Je pourrais oublier près d'elle  
Le rang que je tiens dans les cieux.*

*Je sçavois que j'étois le maitre  
De pouvoir tout assujétir,  
Mais Lisette m'a fait connoître  
Que j'étais le dieu du plaisir. »*



ADCO, 1 J0 491

En 1754, Coquard, avocat au Parlement, publie à Dijon ses poèmes en deux volumes. Le brouillon de ce livre, entré par achat aux Archives départementales en 2013, est intéressant car on y trouve quantité de poèmes non retenus pour l'édition.

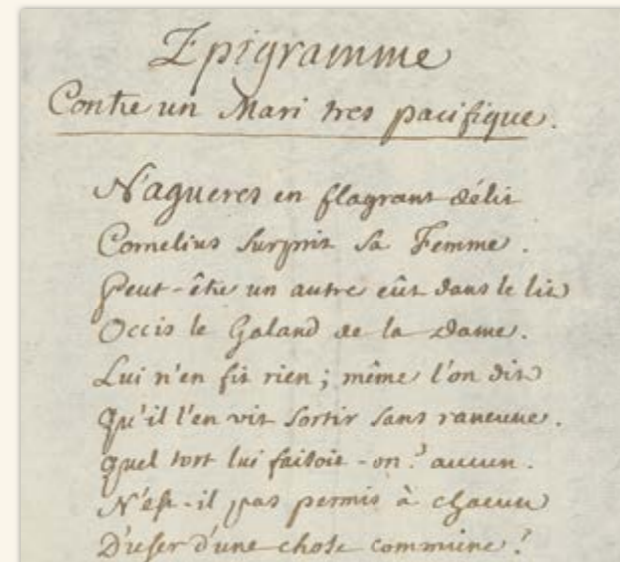
La forme de l'épigramme est naturellement empruntée à Martial, poète latin du 1<sup>er</sup> siècle plein de sel (et de poivre...). Poème bref, de quelques vers, l'épigramme va droit au but pour dénoncer les travers du temps et des contemporains.

# L'ÉPHÉMÈRE

## LES ÉPIGRAMMES DE L'AVOCAT FRANÇOIS-BERNARD COQUARD : LES FEMMES (MILIEU DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE)

### Contre un mari très pacifique

*N'agueres en flagrant délit  
Cornelius surprit sa femme.  
Peut-être un autre eût dans le lit  
Occis le galand de la dame.  
Lui n'en fit rien ; même l'on dit  
Qu'il l'en vit sortir sans rancune.  
Quel tort lui faisoit-on ? Aucun.  
N'est-il pas permis à chacun  
D'user d'une chose commune ?*



### La veuve affligée.

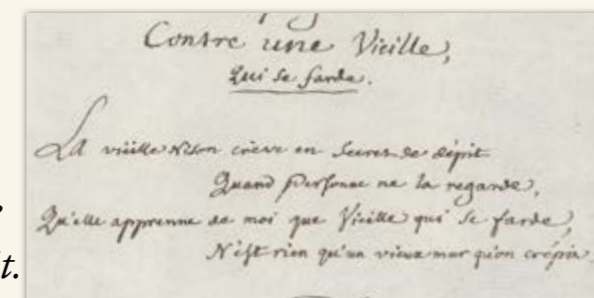
*A sa femme, en mourant, le baron de la Crasse  
Vint, dit-on, de laisser des écus à foison :  
Des larmes qu'elle verse en public par grimace,  
La Belle se console en secret par raison.*

### La veuve affligée

*A sa femme, en mourant, le baron de la Crasse  
Vient, dit-on, de laisser des écus à foison :  
Des larmes qu'elle verse en public par grimace,  
La belle se console en secret par raison.*

### Contre une vieille qui se farde

*La vieille Nison crève en secret de dépit  
Quand personne ne la regarde.  
Qu'elle apprenne de moi que vieille qui se farde  
N'est rien qu'un vieux mur qu'on crépît.*





ADCO, 1 J0 491

En 1754, Coquard, avocat au Parlement, publie à Dijon ses poèmes en deux volumes. Le brouillon de ce livre, entré par achat aux Archives départementales en 2013, est intéressant car on y trouve quantité de poèmes non retenus pour l'édition.

La forme de l'épigramme est naturellement empruntée à Martial, poète latin du I<sup>er</sup> siècle plein de sel (et de poivre...). Poème bref, de quelques vers, l'épigramme va droit au but pour dénoncer les travers du temps et des contemporains.

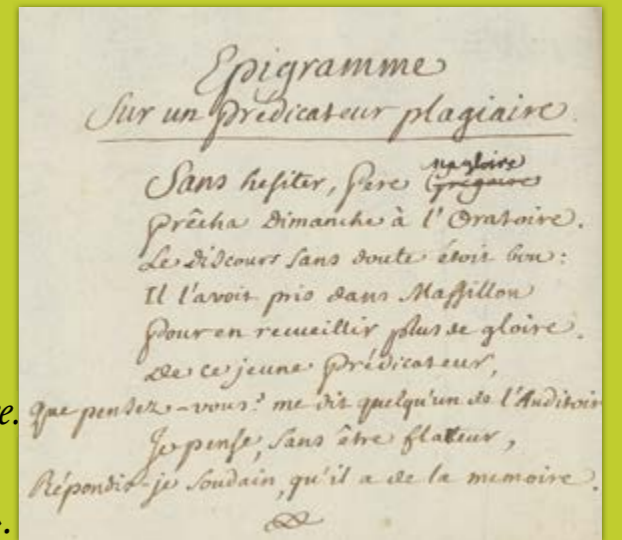
# L'ÉPHÉMÈRE

## LES ÉPIGRAMMES DE L'AVOCAT FRANÇOIS-BERNARD COQUARD : LES HOMMES (MILIEU DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

### Sur un prédicateur plagiaire

*Sans hésiter, père Magloire  
Prêcha dimanche à l'Oratoire.  
Le discours sans doute étoit bon :  
Il l'avoit pris dans Massillon  
Pour en recueillir plus de gloire.*

« De ce jeune prédicateur,  
Que pensez-vous ? » me dit quelqu'un de l'auditoire.  
« Je pense, sans être flatteur »,  
Répondis-je soudain, « qu'il a de la mémoire ».



### Contre un financier.

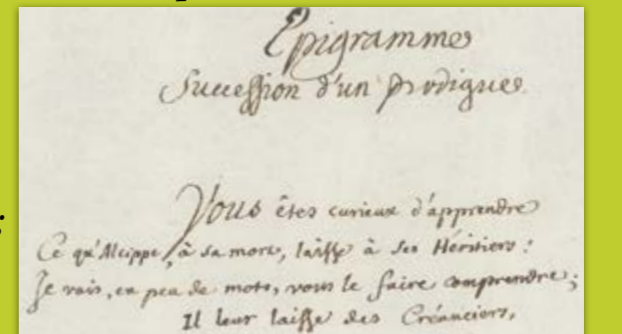
*Des deniers du public Harpin voleur infâme,  
Est maintenant d'un fief seigneur haut-justicier.  
Il y fait ériger un sinistre pilier,  
Où, par mille forfaits, il s'est rendu si digne  
D'être attaché tout le premier.*

### Contre un financier

*Des deniers du public, Harpin, voleur insigne,  
Est maintenant d'un fief seigneur haut-justicier.  
Il y a fait ériger un sinistre pilier,  
Où, par mille forfaits, il s'est rendu si digne  
D'être attaché tout le premier.*

### Succession d'un prodigue

*Vous êtes curieux d'apprendre  
Ce qu'Alcippe, à sa mort, laisse à ses héritiers :  
Je vais, en peu de mots, vous le faire comprendre ;  
Il leur laisse des créanciers.*





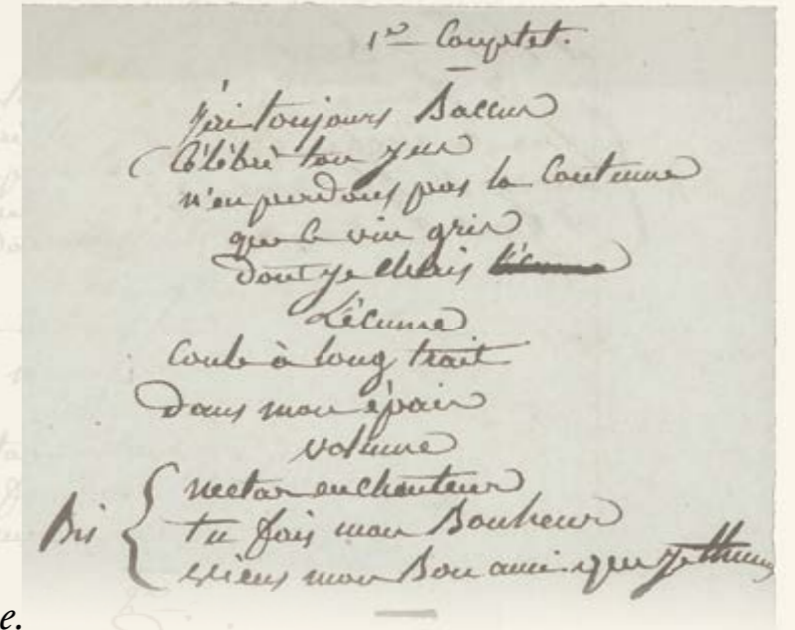
ADCO, 143 J 86

Ce poème à trois strophes, cette chanson à trois couplets célèbre le vin, sur un papier bleu et avec une écriture caractéristiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ici les dieux sont convoqués par un buveur plus goguenard que sublime. Le poème se termine par la visite impromptue de Mars à Vénus, que Vulcain voit sans s'émouvoir : le cocu potentiel, plutôt que de molester l'amant, prend le parti de la bonne humeur : « Il rit, il boit, il fume ». Chanson gaillarde, poème d'auberge... Cet Olympe burlesque tient plutôt de Jacques Offenbach que de Jacques-Louis David.

# L'ÉPHÉMÈRE

## LE VIN, BOISSON DES DIEUX (FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

*J'ai toujours, Baccus,  
Célébré ton jus.  
N'en perdons pas la coutume.  
Que le vin gris,  
Dont je chéris  
L'écume,  
Coule à long trait  
Dans mon épais  
Volume.  
Nectar enchanteur  
Tu fais mon bonheur :  
Viens mon bon ami, que je t'hume.*



*Mars, un beau matin,  
Croyant que Vulcain  
Travaillait sur son enclume,  
Vers sa doña  
Vint, selon sa  
Coutume.  
Vulcain les voit :  
Il rit, il boit,  
Il fume.  
Sur ce digne époux,  
Maris réglez-vous :  
Il faut fumer comme il fume !*

*Champagne divin  
Du plus noir chagrin  
Tu dissipes l'amertume.  
Tu me guéris,  
Tu m'affranchis  
Du rhume.  
Quand je te vois,  
Quel feu chez moi  
S'allume.  
Pour tant de bienfaits  
Et pour tant d'attraits,  
Viens mon ami, que je t'hume.*





E SUP 378/16

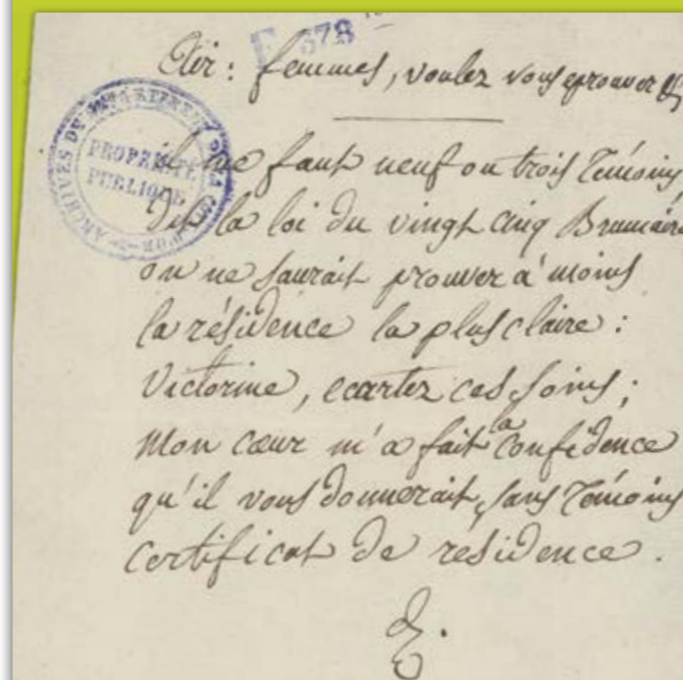
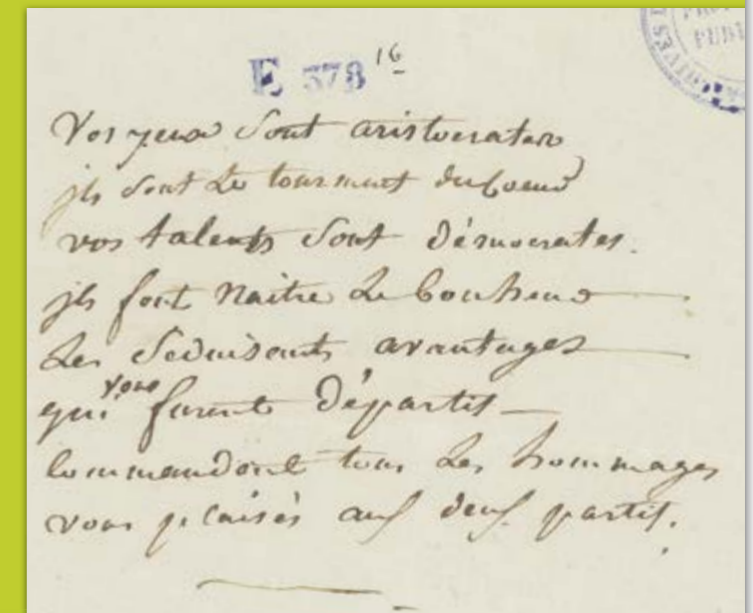
Victorine de Chastenay (1771-1855) partagea sa vie entre Paris et le château familial d'Essarois, dans le Châtillonnais. Elle reçut une éducation inhabituellement encyclopédique pour une femme de son temps. L'essentiel des archives qu'elle a laissées est constitué de notes de lectures, de mémoires, de brouillons des ouvrages qu'elle a publiés. Mais on y trouve aussi des poèmes, et notamment des poèmes d'amour datant de la Révolution. Elle et son père sont accusés à tort d'être émigrés ; son père est acquitté, mais la question des certificats de résidence, signés par des « attestans », est le sésame qui permettait d'apporter la preuve que l'on n'avait pas quitté le territoire de la République. La loi du 25 brumaire an III (15 novembre 1794) précisait cette obligation légale. Si les poèmes d'amour sont nombreux, et souvent banals, ici l'originalité réside dans le jeu de l'auteur avec les vicissitudes politiques du temps. Il s'adressent à une jeune fille de 25 ans environ.

# L'ÉPHÉMÈRE

## L'AMOUR EN RÉVOLUTION : VICTORINE DE CHASTENAY (FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

### Air : Que ne suis-je la fougère

*Vos yeux sont aristocrates :  
Ils sont le tourment du cœur.  
Vos talents sont démocrates :  
Ils font naître le bonheur.  
Les séduisants avantages  
Qui vous furent départis  
Commandent tous les hommages :  
Vous plaisez aux deux partis.*



### Air : Femmes, voulez-vous éprouver

*Il me faut neuf ou trois témoins,  
Dit la loi du vingt cinq brumaire ;  
On ne saurait prouver à moins  
La résidence la plus claire :  
Victorine, écarter ces soins ;  
Mon cœur m'a fait la confidence  
Qu'il vous donnerait sans témoins  
Certificat de résidence.*



ADCO, 21 J 55

Monsieur, comte d'Artois, frère du roi Louis XVIII, vient à Dijon en septembre 1814. C'est le moment de la première Restauration. Les voyages des princes en France ont pour but d'affermir le pouvoir des Bourbons.

Le futur roi Charles X entrera dans la ville par la porte Guillaume, dont l'arc de triomphe, érigé en 1788 pour l'entrée du prince de Condé, gouverneur de Bourgogne, est un souvenir de l'Ancien Régime. L'arc et toute la ville vont recevoir une décoration éphémère.

Des inscriptions latines en vers, dans la tradition de l'Ancien Régime, honorent, à travers le prince, le roi son frère, successeur d'Henri IV.

Le poème est contenu dans une lettre, adressée à Mielle, l'un des commissaires de la ville de Dijon. Cette lettre comporte, outre la version initiale du poème dû à Girault, une version « plus châtiée » établie avec la collaboration de « M. Frantin l'aîné, l'un de nos meilleurs humanistes ». C'est cette version qui est ici donnée, traduite par nos soins.

# L'ÉPHÉMÈRE

## DES VERS LATINS SUR LA PORTE GUILLAUME EN L'HONNEUR DU COMTE D'ARTOIS (SEPTEMBRE 1814)

*Fugatis civilibus procellis  
Eversa tyrannide  
Sacra Borboniorum prole  
(Dum votis Divionenses ... favent))  
Restituta  
Die IVa Aprilis anno MVCCCXIV.  
In summo turrium culmine  
Vexillum album et liliorum insignia  
Feliciori vento aurae vela dabant.  
Ludovicus XVIII exoptatus diu  
Henricus alter  
Francorum genti tandem redditus  
Fratrem dilectum  
Misit ad nos.  
Huc ingrediebatur Serenissimus Princenps  
Carolus Philippus  
Anno MVCCCXIV die Septembris  
Unaque laetitia et pax et spes civium.  
Ad perpetuam memoriam  
Praefectus urbis et aediles  
P[oni] C[uraverunt]*

Les bourrasques civiles en fuite,  
La tyrannie renversée,  
Le lignage sacré des Bourbons  
(Les Dijonnais lui étaient favorables)  
Restauré  
Le 4 avril 1814.  
Au sommet des tours,  
Le drapeau blanc et les lys héraldiques  
Offraient leurs voiles à un vent plus propice.  
Louis XVIII, longtemps attendu,  
Autre Henri,  
Enfin rendu au peuple français  
Nous envoya  
Son cher frère.  
C'est ici qu'entraît le Sérénissime prince  
Charles Philippe  
En septembre 1814,  
Et avec lui joie, paix et espoir des citoyens.  
En perpétuelle mémoire,  
Le préfet de la ville et les édiles  
Ont fait poser cette inscription.

*ad perpetuam memoriam  
Praefectus urbis et Aediles  
P. C.*

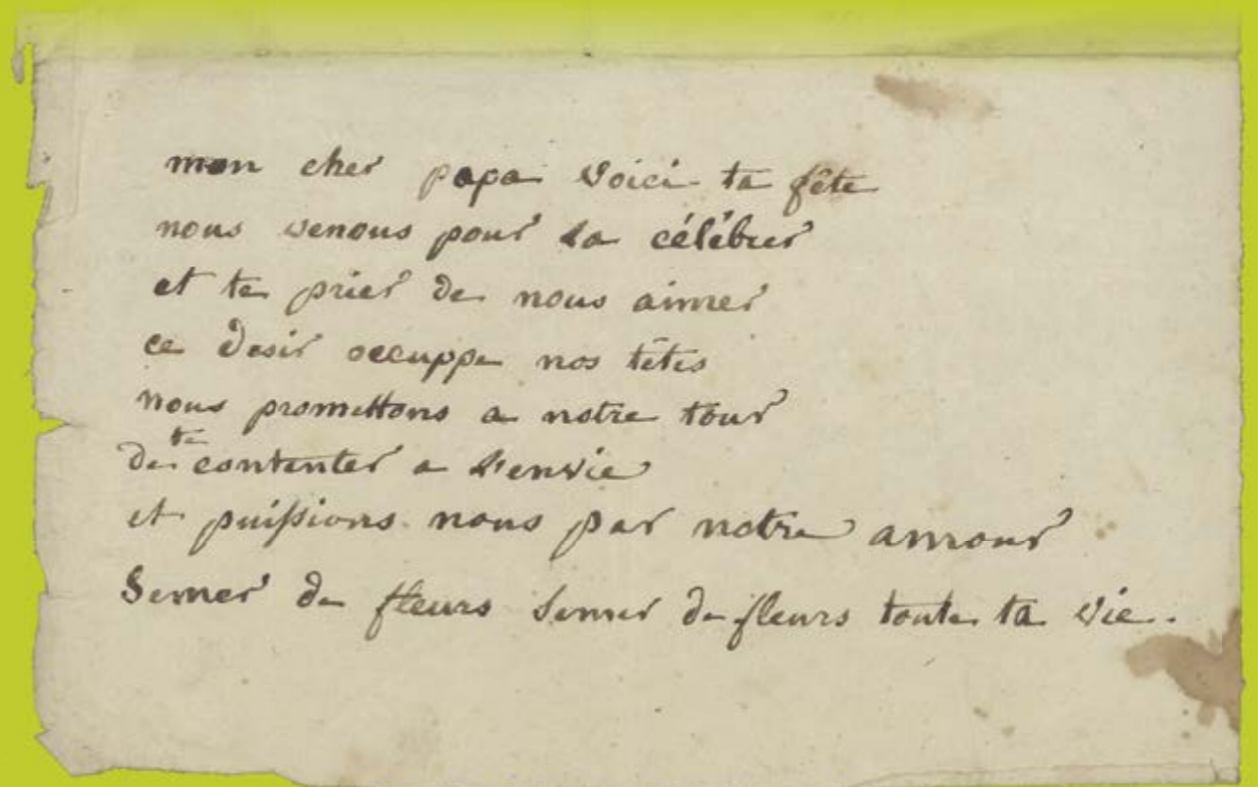


ADCO, 14 J 50

Il ne s'agit pas ici du poème des écoliers des XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles pour la fête des pères, instaurée dans les années 1950, mais bien de la fête (du saint patron) du père. Les enfants adressent collectivement à leur père ces huit octosyllabes plein de bons sentiments : célébration, prière, amour (deux fois), désir, promesse, contentement, le tout semé de fleurs (deux fois aussi). La répétition du « semer de fleurs », au dernier vers est, au choix, une erreur ou un indice pour les psychanalystes... Ces sentiments sont la réciproque de ceux qu'expriment Victor Hugo à l'égard des enfants dans son poème *Lorsque l'enfant paraît*, écrit en 1830.

# L'ÉPHÉMÈRE

## MON CHER PAPA, VOICI TA FÊTE (DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE)



*Mon cher papa voici ta fête  
Nous venons pour la célébrer  
Et te prier de nous aimer.  
Ce désir occupe nos têtes.  
Nous promettons a notre tour  
De te contenter a l'envie ;  
Et puissions-nous par notre amour  
Semer de fleurs (semer de fleurs) toute ta vie.*

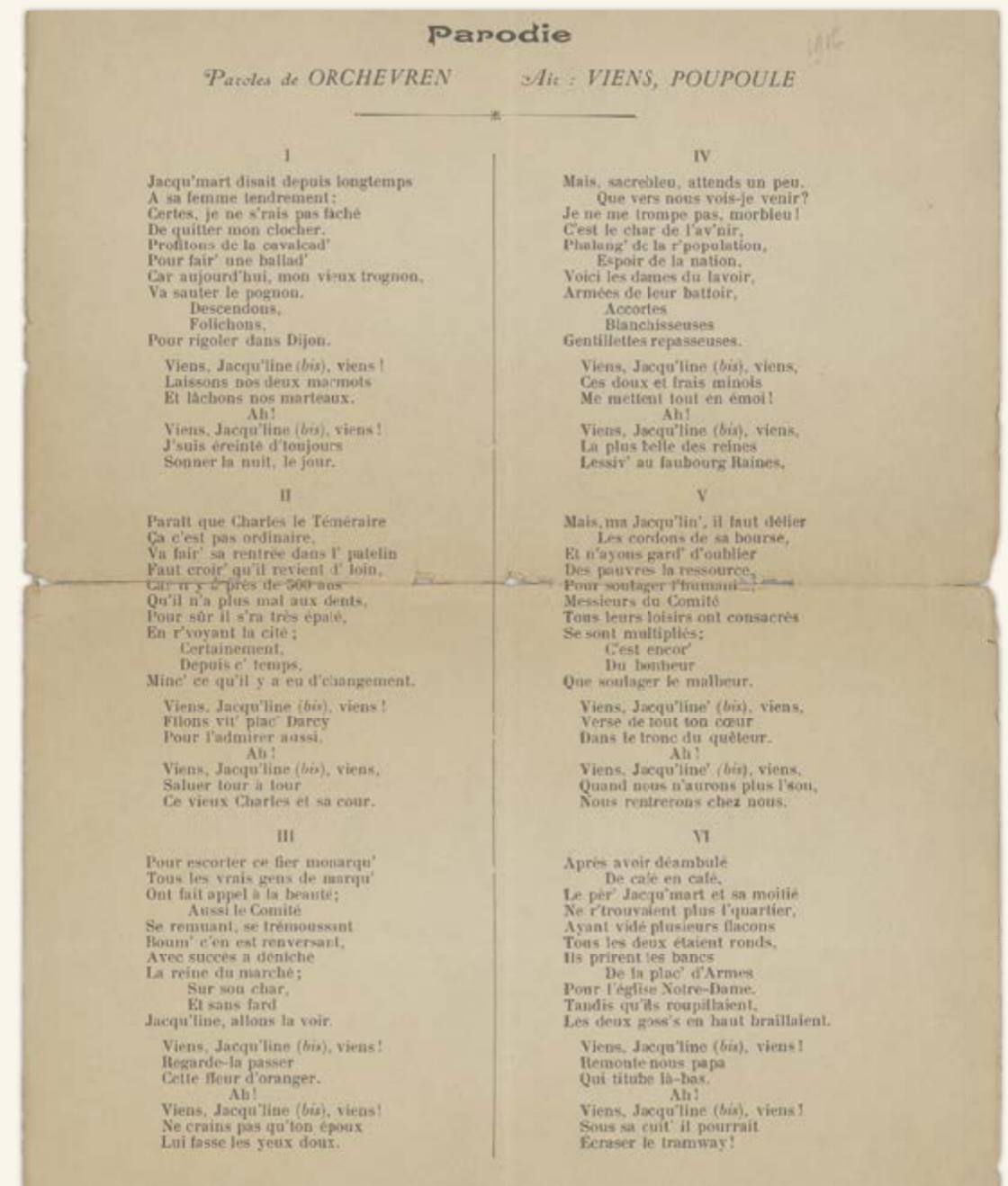


ADCO, 48 J 43

En 1902 sort une chanson de Félix Mayol, « Viens, Poupoule », appelée à un immense succès. Un ouvrier paie à sa femme le café-concert. La « parodie » dijonnaise met en scène le Jacquemart de l'église Notre-Dame emmenant sa femme « rigoler dans Dijon » à l'occasion de la cavalcade. La chanson n'est pas datée, mais peut-être s'agit-il de la cavalcade de juillet 1903, qui mit en scène Charles le Téméraire « fair' sa rentrée dans l'patelin » place Darcy. Le Comité des fêtes a organisé des chars, dont celui de la « reine du marché » et celui « de l'av'nir », avec les lessiveuses du faubourg de Raines. Il « faut délier les cordons de sa bourse » pour donner à la quête ; car « c'est encor' du bonheur que soulager le malheur ». Jacquemart et Jacqueline ont vidé quelques flacons : « ils prirent les bancs de la plac' d'Armes pour l'église Notre-Dame. Tandis qu'ils roupillaient, les deux gosses en haut braillaient » : Jacquelin et Jacquelinette demandent à leur mère de remonter leur père ; ils sont inquiets car « sous sa cuit' il pourrait écraser le tramway ! ». La chanson est antérieure à 1909, disparition sous cette forme de l'imprimerie Jacquot et Floret.

# L'ÉPHÉMÈRE

## JACQUEMART EN GOGUETTE : « VIENS, JACQUELINE » (DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE)





ADCO, 166 J 25, poésie 24

Né à Sainte-Colombe-sur-Seine en 1897, Robert Delavignette fait ses études au lycée Carnot de Dijon, puis il prend part aux combats entre 1916 et 1919, dans l'artillerie.

Il mène ensuite une brillante carrière dans l'administration coloniale, À l'arrivée du Front populaire au pouvoir en 1936, il devient chef de cabinet de Marius Moutet, ministre de la France d'Outre-Mer. En 1937 il devient directeur de l'École nationale de la France d'Outre-Mer (ENFOM) jusqu'en 1946. En 1946 et 1947 il occupe le poste de Haut-Commissaire au Cameroun. En mars 1947 il est promu gouverneur général et nommé directeur des Affaires politiques au ministère de la France d'Outre-Mer, dirigé de nouveau par Marius Moutet. En 1951, il démissionne en raison de son désaccord avec la politique en Indochine. Il devient alors professeur de « Droit et coutumes d'Outre-Mer » à l'ENFOM. Il a écrit quantité d'ouvrages sur les colonies et meurt en 1976 à Paris. Ses archives ont été données aux Archives de la Côte-d'Or en 2016. On y trouve des poèmes de jeunesse, notamment de sa période de guerre, tour à tour pleins de verve, de gravité ou d'ironie. La poésie, pour Robert Delavignette, qui est par ailleurs reconnu pour ses romans, est plus qu'un violon d'Ingres. Tout, dans ce recueil, est inédit. Homme de tête et d'action, Delavignette fut aussi homme de cœur.

Ici il écrit son amour plein de tristesse pour ses camarades « morts sans parole », dont seules les archives « froides » rendront compte dans un siècle. L'engouement pour la Grande Collecte, qui a permis d'exhumer tant de textes sensibles et pleins de vie écrits par les Poilus, montre que son appel (recueilli, inventorié et affiché par les Archives) n'est pas resté vain !

# L'ÉPHÉMÈRE

ROBERT DELAVIGNETTE,  
« TOUSSAINT 1917 »

La Toussaint 1917

De ce sol par l'indigne ennemi convoité  
Et qu'aura fécondé votre sang juvénile  
Fleurira dans cent ans l'invincible beauté  
Que vous ne serez plus qu'une cendre stérile -

*De ce sol par l'indigne ennemi convoité  
Et qu'aura fécondé votre sang juvénile  
Fleurira dans cent ans l'invincible beauté  
Que vous ne serez plus qu'une cendre stérile,*

*Où de froids historiens viendront fouiller un jour  
Sans pouvoir retrouver votre âme ardente et pure.  
Vous n'êtes plus. Vous n'êtes plus. En vain l'amour  
Veut vous faire à chacun un monument qui dure.*

*Des lauriers immortels quelques fronts seront ceints.  
Mais pour un Guynemer combien de fantassins  
Qui n'auront, pour garder leur nom et leur mémoire,  
Qu'un livret matricule au fond d'un répertoire.*

*En vain une légende ira les nimer tous  
D'une trop large et trop uniforme auréole.  
Mais toi mon frère et vous pauvres morts sans parole  
Qui donc dira vos cœurs et tout ce qui fut vous !*

*Hélas, qui donc dira ce que vous pouviez être.  
Chaque homme porte en lui comme un secret puissant  
Chaque jour il le cherche en son cœur frémissant.  
Mais vous – vous n'eûtes pas le temps de vous connaître.*

*Jeunes gens, épis verts et livrés à la faux,  
Je voudrais tout savoir de votre courte vie,  
De votre âme si jeune à la gloire asservie :  
Vos amours, vos vertus et jusqu'à vos défauts.*



ADCO, 1630 W 96

En 1941, la police est attentive aux « papillons » et aux « étiquettes » répandus dans la ville de Dijon. Même si les originaux éphémères n'ont pas toujours été conservés, ils nous sont connus grâce aux notes adressées par le commissaire central au préfet de la Côte-d'Or.

Laval est limogé par Pétain le 13 décembre 1940, mais il ne quitte pas pour autant la vie politique, rencontrant même Pétain le 18 janvier 1941 à la Ferté-Hauterive (Allier). C'est peut-être à cette rencontre que font allusion les vers apposés « dans le taxiphone public de la rue de la Préfecture » ou « sur les murs de la ville » les 4 et 8 février 1941. Il est, plus que Pétain (alors encore largement respecté), la cible des résistants à cause de sa politique de collaboration active et d'alliance avec l'Allemagne nazie.

Il s'agit ici de slogans mis en vers rimés, pour des raisons mnémotechniques, à l'image du célèbre « Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand ».

Le distique d'hexasyllabes ne présente pas de rimes très riches. Le quatrain fait alterner octosyllabes et ennéasyllabes, forme inédite, plus efficace du point de vue politique qu'heureuse du point de vue littéraire.

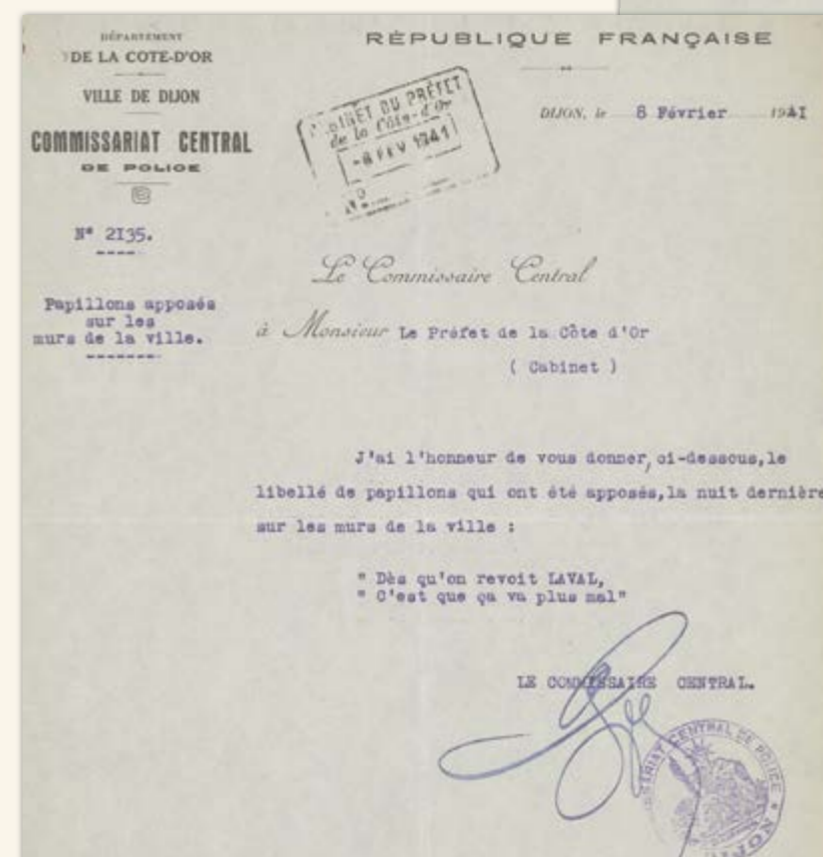
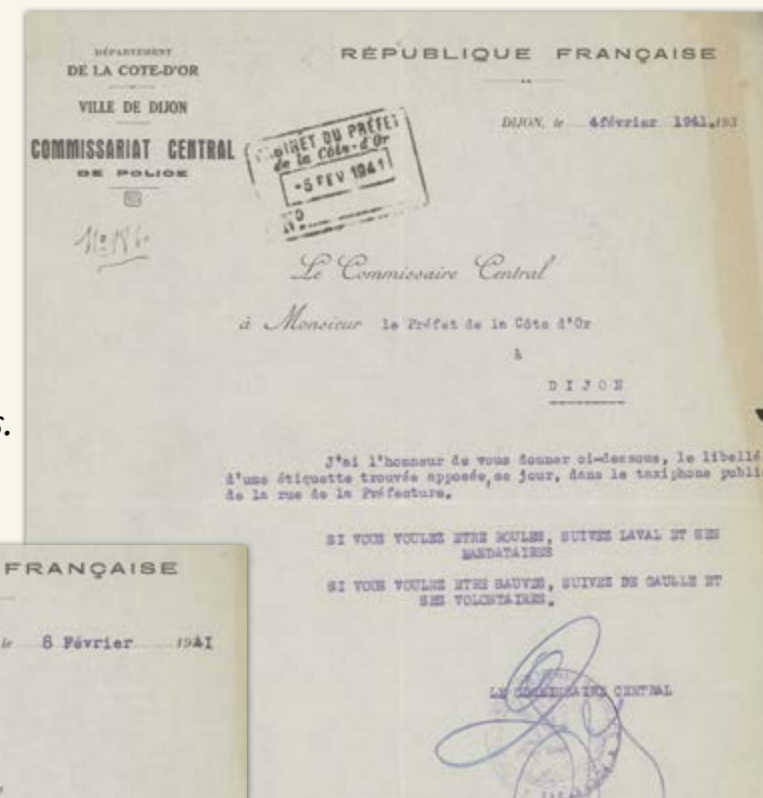
La puissance publique saisit, pour des motifs d'ordre public, des écrits poétiques éphémères ; et les Archives départementales les transmettent à la postérité.

# L'ÉPHÉMÈRE

## PAPILLONS ET ÉTIQUETTES DE LA RÉSISTANCE (FÉVRIER 1941)

*Si vous voulez être roulés,  
Suivez Laval et ses mandataires.*

*Si vous voulez être sauvés,  
Suivez De Gaulle et ses volontaires.*



*Dès qu'on revoit Laval,  
C'est que ça va plus mal.*



ADCO, 5 NUM 7

Dans les sous-sols de la maison d'arrêt de Dijon on peut voir encore, dans une geôle qui a servi jusqu'en 1948, les graffiti laissés par les détenus mis au secret pendant et après la seconde guerre mondiale.

Les inscriptions des résistants ont été recueillies par Jacques Foucart dans une publication de 1946 intitulée *Les graffiti de la rue d'Auxonne*. Ces graffiti ont sans doute été effacés à l'occasion de la réfection de l'enduit. Mais on peut y voir, en 2022, les graffiti des collaborateurs et des droits communs enfermés à partir de 1945. Peu d'obscénités, mais des messages politiques ou amoureux, le décompte des jours, des dessins ou, tout simplement, le nom et la date.

Les murs de la prison sont un palimpseste où les détenus déversent leur amour, leurs aspirations, leurs larmes, leur bile ou leur fiel.

Les plus émouvants de ces poèmes sont dus à ceux qui vont mourir sous le feu du peloton, au pas de tir de Montmuzard. Leurs écrits sont alors le dernier message à ses frères humains de celui qui va mourir, rédigés souvent en vers libres, comme ceux des maquisards de l'Auxois en mars 1944.

La Bourgogne est désormais libérée. Nous sommes en 1946. On ignore ce que l'on reprochait à Gil ; on peut être sûr en revanche de son amour pour Marcel, au mois d'octobre 46.

Relevé photographique complet des graffiti (2006), ADCO, 5 NUM 7  
Jacques Foucart, *Les graffiti de la rue d'Auxonne*, Dijon, 1946, p. 22

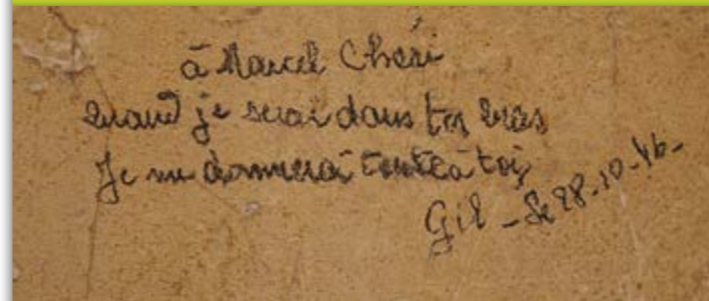
# L'ÉPHÉMÈRE

## LES GRAFFITI DE LA PRISON DE LA RUE D'AUXONNE (1943-1948)

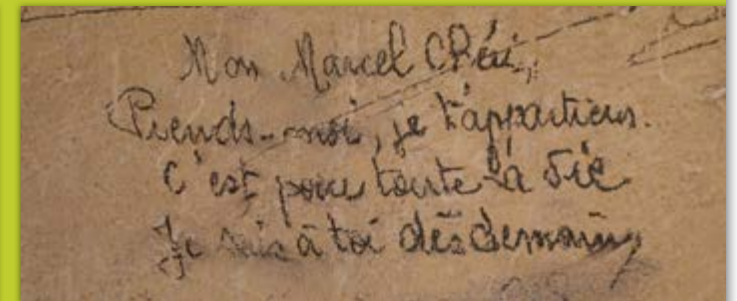
### RÉSISTANCE

*Enfin nous mourrons pour notre liberté et non pour les B[oches].  
Vive la France.  
Encore 4 jours à vivre et c'est la mort.  
Les patriotes français ont tué un général boche. Ils ont vengé l'officier français abattu par eux.  
Nous mourrons parce que la France veut vivre.  
Nous avons refusé le recours en grâce, vu la forme du jugement qui n'est que de la fumisterie.  
Ma dernière pensée sera pour mes parents chéris et pour Dieu.  
Je meurs content, car je meurs en Français libre.  
Nous mourrons pour notre liberté. Vive la France.*

### APRÈS-GUERRE



*à Marcel Chéri  
Quand je serai dans tes bras  
Je me donnerai toute à toi.  
Gil, le 28.10.46*



*Mon Marcel chéri,  
Prends-moi, je t'appartiens.  
C'est pour toute la vie  
Je suis à toi dès demain.*



# LE SOMMAIRE



|   |       |
|---|-------|
| Poésie éphémère dans Dijon en l'honneur du duc d'Enghien (1644)   | p. 4  |
| « Ce qui fait une heureuse vie » (fin du XVII <sup>e</sup> siècle)  | p. 6  |
| La méprise de l'amour (XVIII <sup>e</sup> siècle)   | p. 8  |
| Les épigrammes de l'avocat François-Bernard Coquard :<br>les femmes (milieu du XVIII <sup>e</sup> siècle) | p. 10 |
| Les épigrammes de l'avocat François-Bernard Coquard :<br>les hommes (milieu du XVIII <sup>e</sup> siècle) | p. 12 |
| Le vin, boisson des dieux (fin du XVIII <sup>e</sup> siècle)  | p. 14 |
| L'amour en Révolution : Victorine de Chastenay (fin du XVIII <sup>e</sup> siècle)                         | p. 16 |
| Des vers latins sur la porte Guillaume en l'honneur<br>du comte d'Artois (septembre 1814)                 | p. 18 |
| Mon cher papa, voici ta fête (début du XIX <sup>e</sup> siècle)   | p. 20 |
| Jacquemart en goguette : « Viens, Jacqueline » (début du XX <sup>e</sup> siècle)                          | p. 22 |
| Robert Delavignette, « Toussaint 1917 »   | p. 24 |
| Papillons et étiquettes de la Résistance (février 1941)   | p. 26 |
| Les graffiti de la prison de la rue d'Auxonne (1943-1948)   | p. 28 |





PRINTEMPS  
DES POÈTES

L'éphémère aux Archives ?  
Quelle bizarrerie ! Les archives, ce sont en effet d'abord des papiers institutionnels que les archivistes trient drastiquement pour n'en conserver, pour l'éternité, que la substantifique moelle.

Alors quelle place y ont des griffonnages sans valeur juridique, des graffiti qui se superposent, des chansons rimées, des fragments poétiques tracés à la diable sur des bouts de papier sans intention de publication ni de publicité, des imprimés volants distribués sous la pluie et logiquement voués à la disparition ?

Ces écrits poétiques ne sont pas apparemment pas aussi essentiels que les papiers de « justice, police et finances » qui font le gros des fonds d'archives publiques. Et pourtant, ils ont une valeur existentielle pour ceux qui les ont écrits, pour ceux qui les ont collectés, les conservent et les donnent à lire au public en les tirant de l'oubli : ces poésies fragiles et éphémères sont essentielles, car elles sont les archives de nos émotions.

24<sup>e</sup> PRINTEMPS  
DES POÈTES

12-28 MARS 2022

L'ÉPHÉMÈRE

Soutenu par

  
GOUVERNEMENT

Liberté  
Égalité  
Fraternité

Côte  
d'Or  
LE DÉPARTEMENT

QUARTIER  
JEANNIN  
DIJON

CNL  
CENTRE NATIONAL  
DU LIVRE